Analyse de lecture suivie

Silence en paroles

Les deux visages du silence



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Étincelles » (à paraître)

[COUPLET 1]

On vit dans un vacarme permanent.

Les notifications qui vibrent,
les moteurs qui grondent,
les avis de tout le monde
qui entrent dans nos têtes
sans même frapper.

Alors, parfois,
tourner la clé,
fermer la porte,
couper le son,

c’est reprendre possession
de quelques mètres carrés
dans sa propre tête.

Le silence entre dans la pièce
comme un ami discret.

Il fait baisser la tension,
il ralentit le pouls.

Dans ce calme-là,
tu n’as plus besoin de te justifier,
ni de convaincre,
ni de plaire.

Tu t’assois sur ton lit
et, pour la première fois de la journée,

tu t’entends enfin penser.

[COUPLET 2]

C’est dans ce calme
que naissent parfois
les grandes idées.

L’écrivain face à sa page blanche,
le peintre devant sa toile,
le musicien avant la première note :

tous ont besoin
de ce territoire muet
où le monde peut recommencer.

Et puis, se taire
devant un ami qui pleure,

c’est parfois
la plus belle preuve d’amour.

Pas de phrases toutes faites,
pas de conseils maladroits,
pas de mots jetés
pour remplir le vide.

Seulement une présence
qui reste là,

et qui dit sans parler :

« Je ne fuis pas ta peine.
Je suis là. »

Alors, le silence devient un pont,

pas une barrière.

[REFRAIN]

Double tranchant de ne rien dire,
remède profond ou poison qui s’étire.

Le silence est une page
où la phrase s’est arrêtée,
un espace à double fond,
une double vérité.

Parfois il sauve,
parfois il détruit.

Tout dépend
s’il est choisi
ou subi.

[COUPLET 3]

Mais changeons de décor.

Regarde cette table de café.

Deux êtres assis
l’un en face de l’autre,
les yeux rivés sur leurs écrans.

Ce silence-là
n’est pas une paix.

C’est un gouffre
qui apprend à ne plus faire de bruit.

Ce n’est peut-être pas encore la fin,
mais les mots ont commencé à déserter.

Quand se taire devient une habitude,
on oublie peu à peu
comment se parler.

Le silence s’installe dans la maison
comme une poussière lourde.

Il recouvre les gestes,
il ternit les regards,
il agrandit les pièces
et allonge les nuits.

Tu te retrouves seul
avec des doutes
qui crient plus fort que la télévision.

Ce silence-là ne repose pas.

Il éloigne.

Il efface.

Il isole.

[COUPLET 4]

Et que dire
des paroles retenues
au fond de la gorge ?

Ce collègue humilié
devant lequel on baisse les yeux.

Ce témoin qui sait,
mais détourne le regard
par peur des retombées.

Ce voisin qui entend,
qui comprend,
et qui choisit pourtant
de ne rien voir.

Le silence devient alors
le complice de la cruauté.

Mais il y a aussi
celui qui voudrait parler
et que la peur enferme
derrière ses dents.

Celui qu'on menace,
celui qu'on intimide,
celui à qui l'on a appris
que dire non
coûterait trop cher.

Tous les silences
ne sont pas des lâchetés.

Il y a celui
qui refuse de parler,

et celui
à qui l'on a volé la parole.

[REFRAIN]

Double tranchant de ne rien dire,
remède profond ou poison qui s'étire.

Le silence est une page
où la phrase s'est arrêtée,
un espace à double fond,
une double vérité.

Parfois il sauve,
parfois il détruit.

Tout dépend
s'il est choisi
ou subi.

[PONT]

Il y a le silence du sage
sous l'arbre qui médite,

et le silence de l’enfant puni
seul dans le couloir.

Il y a le silence complice
après un baiser,

et le silence glacial
après une dispute.

Il y a le silence d’une forêt
où chaque feuille écoute,

et le silence d’une maison
où plus personne ne s’attend.

Il y a le silence recueilli
devant un mort,

et le silence organisé
autour d’un crime.

La même absence de bruit.

Mais pas
la même absence d’amour.

[CODA]

Alors, faut-il parler
ou se taire ?

Il faut savoir fermer la bouche
pour ouvrir son esprit,

laisser parfois le silence
prendre soin de la vie.

Mais il faut aussi parler
quand le monde voudrait nous faire taire,

crier quand le silence
devient complice ou frontière.

Le silence est une arme.
Le silence est un soin.

Il panse les cœurs
ou brise les liens.

Tu le subis
ou tu le choisis.

Il ouvre un refuge

ou referme une cage.

Lecture suivie de
« Silence en paroles »

Avec *Silence en paroles*, le texte explore moins une opposition simple entre « bon » et « mauvais » silence qu'une véritable ambiguïté humaine. Le silence n'y possède pas une seule nature. Il change selon les circonstances, les relations, les blessures, les intentions et surtout selon qu'il est choisi ou subi. C'est cette distinction qui constitue le centre profond du poème.

Dès le premier couplet, le silence apparaît comme un refuge. Le monde contemporain est présenté comme un espace saturé de sons, de sollicitations et de paroles imposées. Les notifications, les moteurs et « les avis de tout le monde » ne produisent pas seulement du bruit autour de nous : ils pénètrent dans notre espace intérieur. L'expression « reprendre possession de quelques mètres carrés dans sa propre tête » traduit très justement cette reconquête. Le silence devient presque une pièce intérieure que l'on retrouve après l'avoir laissée trop longtemps envahir.

La personnification du silence, qui « entre dans la pièce comme un ami discret », renforce cette impression de bienveillance. Il ne s'impose pas, ne juge pas, ne demande rien. Il apaise le corps, ralentit le pouls et suspend l'obligation permanente de se justifier, de convaincre ou de plaire. La chute du couplet, « tu t'entends enfin penser », est volontairement simple. Elle résume pourtant tout l'enjeu : le silence permet à la voix intérieure de redevenir audible.

Le deuxième couplet approfondit ce premier visage en montrant que le silence n'est pas un vide stérile. Il devient au contraire un espace de création. Avant le mot, la couleur ou la note, il existe un territoire muet où les formes peuvent naître. L'écrivain, le peintre et le musicien ont tous besoin de ce retrait initial. Le silence ne signifie donc pas absence de vie, mais disponibilité à ce qui va apparaître.

Le passage consacré à l'ami qui pleure apporte une dimension plus affective. Se taire n'est pas ici se détourner, mais rester. Le texte refuse les « phrases toutes faites » et les conseils maladroits que l'on prononce parfois moins pour aider l'autre que pour se protéger soi-même de sa douleur. La formule « Je ne fuis pas ta peine. Je suis là » résume une présence qui n'a pas besoin de discours. Le silence devient alors « un pont, pas une barrière ». Cette opposition spatiale est essentielle : le même silence peut relier ou séparer.

Le refrain formule pour la première fois cette dualité. Le silence est qualifié de « double tranchant », image qui suggère qu'un même geste peut sauver ou blesser. La comparaison avec une page où la phrase s'est arrêtée est particulièrement riche. Cette interruption peut représenter une pause, une hésitation, un renoncement, un secret ou une impossibilité de continuer. Le silence garde donc toujours plusieurs significations possibles.

L'image du « double fond » renforce cette ambiguïté. Ce qui semble vide cache en réalité une seconde profondeur. Le silence contient souvent ce qui n'est pas dit, mais aussi ce qui n'a pas encore pu être compris. La conclusion du refrain, « tout dépend s'il est choisi ou subi », donne au poème sa clé morale. Un silence libre peut protéger, réfléchir, écouter ou créer. Un silence imposé peut enfermer, effacer ou détruire.

Le troisième couplet fait basculer le texte vers ce second visage. Le décor change : après l'espace intérieur et la présence amicale, le lecteur voit un couple assis à une table de café, chacun tourné vers son écran. Ce silence n'est plus un repos partagé, mais un éloignement. Le vers « ce silence-là n'est pas une paix » répond directement au premier couplet. Le texte rappelle ainsi que deux scènes extérieurement semblables peuvent cacher des réalités opposées.

L’image du gouffre traduit cette distance croissante, mais l’une des images les plus fortes reste celle de la « poussière lourde ». Le silence relationnel ne surgit pas toujours brutalement. Il s’accumule lentement, presque invisiblement. Il recouvre les gestes, ternit les regards et transforme peu à peu la maison en espace étranger. La poussière est légère par nature, mais elle devient ici « lourde », ce qui rend sensible le poids des non-dits.

Les doutes qui « crient plus fort que la télévision » créent ensuite un contraste très efficace. Le silence extérieur produit un vacarme intérieur. Plus rien ne se dit entre les personnes, mais tout s’agite en elles. La fin du couplet, construite autour des trois verbes isolés « Il éloigne. Il efface. Il isole », donne au slam un rythme de chute. Chaque phrase agit comme un pas supplémentaire vers la solitude.

Le quatrième couplet élargit encore le propos. Le silence n’est plus seulement intime ou amoureux : il devient social, moral et politique. Le collègue humilié, le témoin qui détourne les yeux et le voisin qui choisit de ne rien voir illustrent le silence complice. Ne pas parler peut alors permettre à l’injustice de continuer. Le silence cesse d’être neutralité : il devient participation passive à la cruauté.

Mais le texte refuse heureusement de condamner tous les silences de la même manière. Il distingue celui qui ne veut pas parler de celui qui ne peut pas encore le faire. La peur peut « enfermer derrière les dents », image très corporelle qui rend visible la parole bloquée. Certains se taisent par prudence, par menace, par traumatisme ou parce qu’on leur a appris que parler coûterait trop cher.

Le vers « il y a celui qui refuse de parler, et celui à qui l’on a volé la parole » est donc fondamental. Il introduit une nuance éthique indispensable. Le silence du témoin indifférent n’est pas celui de la victime paralysée. Cette distinction protège le poème d’un jugement trop facile et lui donne une réelle profondeur humaine.

Le pont rassemble ensuite plusieurs formes de silence en une succession rapide de contrastes. Le sage qui médite s’oppose à l’enfant puni ; le silence après un baiser au silence après une dispute ; la forêt où chaque feuille semble écouter à la maison où plus personne ne s’attend ; le recueillement devant un mort au silence organisé autour d’un crime.

Cette construction parallèle montre que l’absence de bruit ne suffit jamais à définir une situation. Deux silences peuvent sembler identiques à l’oreille tout en étant moralement opposés. Le dernier vers du pont, « mais pas la même absence d’amour », déplace subtilement la réflexion. Le véritable problème n’est pas toujours le silence lui-même, mais ce qu’il contient ou ce qu’il révèle : présence, indifférence, tendresse, peur, abandon ou violence.

La coda ne cherche plus à choisir définitivement entre parler et se taire. Elle reconnaît la nécessité des deux. Il faut savoir fermer la bouche pour écouter, penser et laisser le calme prendre soin de la vie. Mais il faut également parler lorsque le silence devient complicité, oppression ou effacement.

La formule « le silence est une arme. Le silence est un soin » condense toute la chanson. Les deux phrases sont construites de façon identique, mais leurs significations sont opposées. Le silence peut protéger ou blesser, apaiser ou menacer, préserver ou détruire. Il ne possède pas de valeur morale fixe : cette valeur dépend de l’usage que l’on en fait et du pouvoir que l’on a sur lui.

Les derniers vers reprennent alors l’opposition centrale entre le silence choisi et le silence subi. Le refuge renvoie au premier couplet, à la chambre intérieure, au calme retrouvé et à la présence bienveillante. La cage renvoie au silence imposé, aux mots empêchés et à l’isolement. Cette der-

nière image donne au poème une structure circulaire : ce qui semblait d'abord être un abri peut, dans d'autres circonstances, devenir enfermement.

Le titre *Silence en paroles* résume parfaitement ce paradoxe. Le poème fait parler le silence sans chercher à supprimer son mystère. Il montre que se taire peut être une forme de sagesse, d'écoute, de création ou d'amour, mais aussi une forme d'abandon, de peur, de lâcheté ou de domination.

Musicalement, le slam convient particulièrement bien à cette progression. Le texte a besoin d'espace, de souffle et de pauses véritables. Le piano feutré peut représenter la pensée intérieure, avançant par accords sobres et espacés. Le violon peut intervenir comme la voix de ce qui ne parvient pas toujours à se dire : doux dans les premiers couplets, plus grave à l'approche du silence complice, puis presque suspendu dans la coda.

Le silence final après le mot « cage » ne sera donc pas une simple absence de musique. Il deviendra le dernier vers du poème, un vers sans mots. Le texte cessera de parler pour laisser l'auditeur décider lui-même quel visage du silence il vient d'entendre.

Phil Sarca